

Docteur Girafe et Miss Simonds



ANNE-CHARLOTTE DE LANGHE
acdelanghe@lefigaro.fr

A défaut de la flatter, la remarque pourrait l'amuser : Caroline Simonds a un point commun avec Céline Dion. Comme la chanteuse, elle perd son accent dès qu'elle entre en scène. Le sien n'est pas québécois mais américain, et résonne loin des sunlights de Las Vegas, dans les chambres d'enfants hospitalisés. Sous les néons ou à la lisière des bulles stériles, la flûte remplace le micro, la charlotte jetable le brushing, et la *Chanson du prout* celle de *Titanic*.

Vingt ans que la recette fait mouche : le Docteur Girafe, pur produit importé d'outre-Atlantique, aurait tort de se priver. Son public, comme celui des 87 clowns du Rire médecin *, l'attend chaque semaine au tournant. À elle et aux Docteurs Chou-Fleur, Loulou Poireau, Colette Gommette ou Chips, de « libérer l'imagination » de ces jeunes patients. Pour qu'un soin de plus passe en douceur ; pour qu'une dialyse fasse économiser quelques larmes ; pour que le pansement qu'on retend ait enfin quelque chose de gai.

Mais Caroline Simonds n'aura pas attendu cette date anniversaire pour prendre le pli de la fantaisie. À quatre ans, « un peu mytho », elle fait semblant de savoir parler français et collectionne les cartes postales que lui envoie son oncle GI ; à huit, elle monte dans le bus, direction les jardins de la Maison-Blanche ; à dix, elle se plante effrontément devant le sénateur du Maryland et exige la parité entre les Noirs et les Blancs. « Il a ri, dit-elle. Mais j'étais certaine d'avoir été prise au sérieux. » Et

Cette Américaine
sexagénaire fête
les vingt ans
de son association,
Le Rire **médecin**
Son métier ? Clown
pour ces enfants malades
qui aiment s'amuser
comme tous les gamins.

quand sa mère, M^{me} Simonds - microbiologiste et femme d'avocat - souhaite occuper intelligemment sa progéniture, elle la dépose « toute une journée » à la National Gallery. Point de meilleur engrais pour la petite fille insatiable, qui s'invente « des rôles sans paroles », joue des comédies musicales au pipo, apprend à danser sur les tubes de la Motown que ses nounous écoutent en boucle.

« Plusieurs générations de douleur »

Pitre, donc. On l'aura compris. Pour le reste, il faut voir un peu plus loin que le bout du nez rouge et soulever le bonnet à grandes oreilles de Josette Girafe, son double à l'hôpital. On y dégote l'histoire d'une famille juive roumaine repartie de zéro en banlieue de Washington ; une position de numéro 2 dans la fratrie, juste avant Rachel - « petite chose à la santé fragile sur laquelle il fallait sans cesse veiller » ; et, parmi les jouets, un hôpital de poupées codirigé par son frère Joshua. « Il sciait les

têtes ; je les recollais. » Même pas le temps d'oser une déduction. Caroline Simonds le sait déjà : en choisissant ce métier, sans doute a-t-elle voulu « réparer plusieurs générations de douleur ».

Son job de jeune fille au pair pour une jeune et riche veuve américaine vivant en France, mère de deux garçons, fera d'elle une pro de la diversion. « Elle me donnait 100 francs chaque matin en me disant : "Occupez-les ! Je ne veux pas vous voir jusqu'à ce soir" ». De retour aux États-Unis, Caroline accepte un stage dans un service pour grands brûlés. Préposée aux bandages, elle soigne la peau des enfants laissés à vif par le napalm des années Vietnam. « Je me suis dit que les soins invasifs n'étaient

pas pour moi. Je ne voulais pas faire mal. » Alors, pour faire le bien, elle se glisse au chevet d'autres malades, comme ce policier au corps d'Apollon plongé dans le coma. « Je venais chaque jour masser son bras paralysé dans une baignoire d'eau. Et je lui tenais un long monologue sur ma vie, sur la façon dont j'étais habillée... Instinctivement, je savais qu'il m'entendait. »

La muse Ratapuce

Génée par un corps maladroit (1,85 m) et caressant d'abord l'espoir pas si fou de devenir chef d'orchestre, elle dompte sa silhouette par le mime et l'acrobatie, entre deux cours de fac à Paris. Jusqu'à cette audition à La Palette, un café du VI^e arrondissement, où Jules Cordière « caste » les futurs membres de sa troupe du Palais des Merveilles. Face à ce normilien, trapéziste chez Savary, Caroline l'Américaine en mene toujours large. Une sonate de Bach et trois souplesses avant suffiront. « Il m'a embarquée ! Avec ses yeux verts, et en tournée. » Suivront dix ans de théâtre de rue aux côtés de ce « gentil sacré macho, brillantissime et visionnaire », dont elle devient la muse, rebaptisée « Ratapuce ». La flamme vacillante, Caroline Simonds retranscend l'océan dans l'autre sens, une petite Laylah sur les genoux. À New York et jusqu'au Japon, les extras en tant que membre des Sushis Sisters succèdent à de minicomédies au Zoo du Bronx, ou à d'insipides soirées de mariage dans lesquelles la comédienne réveille l'assistance en deux morceaux de flûte.

Puis, un soir de novembre 1987, on lui demande de se déguiser en dinde : pour Thanksgiving, les enfants d'un hôpital de Manhattan auront droit à du spectacle. « J'étais seule, sans partenaire. Je suis passée de chambre en chambre. J'étais déguisée mais je me sentais à poil, devant tous ces yeux grands ouverts. » Après cinq heures de show éprouvant, elle dépense tout son cachet pour un taxi. « Je préférerais pleurer dans une voiture plutôt que dans le métro... » Trois mois plus tard, elle fredonne un inoubliable *Somewhere over the Rainbow* à une enfant de douze ans greffée du cœur. « Le plus gros bide de ma vie », croit-elle, sans savoir qu'elle est sur le point d'être embauchée par le Big Apple Circus.

Du rire où l'on attend des pleurs

Aujourd'hui, le concept « made in USA » a fait des petits dans l'Hexagone. Dans quatorze hôpitaux, les clowns hospitaliers défilent par deux, sans jamais manquer aucun rendez-vous. À l'Institut Gustave-Roussy de Villejuif, l'un des premiers à avoir accueilli le Docteur Ratatouille et autres Brancardier Brocoli, on aime à dire qu'ils « ouvrent l'hôpital sur un autre monde ». En instaurant le Mois de la moustache ou en mimant la bagarre ; en mettant du rire là où l'on attend des pleurs. Le Dr Dominique Valteau, chef du département de cancérologie de l'enfant et de l'adolescent, se félicite de la présence de ces « éléments perturbateurs » dans son service. « Les bruits qu'ils font, même stridents, même intenses, sont plus doux à l'esprit que ceux de nos chariots, de nos appareils... » Et pourtant, relève Caroline Simonds-Docteur Girafe : « Il ne faut pas croire qu'on a les clés du bonheur. C'est l'enfant qui les a. À nous de les capter. » ■

* www.lerimedecin.asso.fr.

Exposition « Nez rouge toi-même ! »

à l'Hôtel de Ville de Paris jusqu'au 18 février.



« C'est l'enfant qui a les clés du bonheur », affirme Caroline Simonds, ici à l'exposition de photos « Nez rouge toi-même », à l'Hôtel de Ville de Paris.

I.-C. MARMARA/LE FIGARO